

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

PREMIERE PARTIE

LA NUIT SANGLANTE

—Asseyez-vous, je vous en prie, madame... Nous avons à causer longuement...

Aimée Joubert, (c'était, nous le savons déjà, le véritable nom de Mme Rosier), se sentait mal à l'aise entre ces trois représentants de la justice et de la police.

Certes, elle n'avait rien à craindre d'eux, elle le savait à merveille, mais une lueur soudaine venait de se faire dans son cerveau, et ce qu'elle devinait lui causait une profonde épouvante.

Toujours maîtresse d'elle-même, elle dissimula de son mieux ses impressions et prit le siège que lui indiquait le juge d'instruction.

Ce dernier poursuivit :

—Avez-vous lu, chère madame, les journaux de ces jours derniers ?

—Mais sans doute, monsieur... Je lis tous les matins le *Petit Journal* et le *Figaro*.

—Alors vous êtes au courant du double crime qui nous cause en ce moment une préoccupation si grande ?

—J'ai lu qu'on avait assassiné une femme dans un tombeau du Père-Lachaise, et que le cadavre d'un homme avait été trouvé dans la voiture d'un loueur de la rue Ernestine... C'est de cela, je pense, que vous voulez parler ?

—Oui, c'est de cela.

—N'a-t-on pas dit que l'assassin était arrêté ? reprit Aimée Joubert.

—On l'a dit, mais malheureusement on se trompait.

—On a cependant arrêté quelqu'un ?

—Par erreur, oui... De fausses apparences désignaient une personne absolument honorable... Un mandat d'amener a été signé et exécuté contre cette personne dont on a bien vite reconnu l'innocence et que nous avons mise en liberté hier matin.

—Voilà une fâcheuse erreur ! s'écria Mme Rosier.

—Fâcheuse, déplorable, oui sans doute ; mais que voulez-vous ? Une ressemblance signalée par tous les témoins avait lancé les agents sur une fausse piste...

—Enfin le mal est réparé, en partie du moins, répliqua la ci-devant policière, et sans doute vos agents, parmi lesquels il en est de très habiles, suivant l'exemple des chiens de chasse après un défaut, reprendront la voie véritable et ne la quitteront pas...

Paul de Gibray secoua la tête.

—Nous oserons à peine l'espérer... répliqua-t-il.

—Pourquoi donc ?

—Parce que nous nous trouvons en présence de difficultés inouïes... d'un mystère inexplicable... Pas un indice ne vient nous guider... Nous nous agitions dans le vide... Certes, ainsi que vous les constatiez tout à l'heure, nous avons des agents habiles, mais les plus clairvoyants d'entre eux sont bien inférieurs à ceux que la brigade de sûreté possédait autrefois et dont vous faisiez partie.

Aimée Joubert sentit un petit frisson courir sur son épiderme.

Ses premières conjectures se métamorphosaient en certitudes.

—Votre bienveillance exagère singulièrement mon humble mérite d'autrefois... répondit-elle... D'ailleurs, autrefois, j'étais jeune, énergique, et je me trouvais placée dans des circonstances particulières que peut-être vous n'avez pas oubliées tout à fait.

—Ah ! s'écria le chef de la sûreté. Si une affaire semblable à celle qui nous préoccupe aujourd'hui s'était présentée quand vous étiez des nôtres nous aurions eu la certitude du succès... Mais, hélas ! vous nous manquez !

—Il vous reste Jodelet et Martel.

—Une demi-douzaine de Jodelet et autant de Martel ne feraient pas la monnaie d'Aimée Joubert, à qui sa clairvoyance dans les plus profondes ténèbres avait valu le surnom glorieux d'*Eil de Chat* !... Voyons, que pensez-vous de ce tragique imbroglio ?...

—Absolument rien...

—Comment ? C'est impossible !...

—C'est le contraire qui serait impossible. Pour me former un commencement d'opinion il faudrait avoir suivi l'enquête, assisté à la levée des corps, pesé les dépositions des témoins, étudié les moindres détails. Or, je ne sais que ce qu'ont imprimé les journaux, aussi, je le répète, je n'ai point d'opinion sur l'affaire, quoiqu'elle m'ait impressionnée vivement et que j'y aie pensé beaucoup, par un reste d'ancienne habitude.

—Eh bien ! en y pensant, que vous disiez-vous ?

—Une seule chose...

—Laquelle ?

—Que le meurtrier était un grand maladroît.

Les trois hommes écoutaient avec un intérêt facile à comprendre cette femme qui s'animait sans le vouloir, comme le cheval de guerre au son de la trompette, et dont on voyait bien que d'un instant à l'autre les instincts policiers allaient reprendre le dessus.

La dernière parole prononcée par elle était à ce point inattendue qu'elle les frappa d'une sorte de stupeur.

À peine pouvaient-ils en croire leurs oreilles.

—Un grand maladroît ! ! s'écria le juge d'instruction.

—Oui, certes !... un débutant... tout ce qu'il y a au monde de plus débutant ! ! Jamais un homme habile, un assassin de profession, n'aurait eu la sottise de frapper à neuf heures de distance ses deux victimes avec la même arme... L'identité des blessures, prouvant qu'il n'y avait qu'un seul meurtrier, simplifiait l'enquête et enlevait à ce meurtrier une de ses chances de salut...

Le juge d'instruction, le chef de la sûreté et le commissaire échangèrent un regard qui signifiait clairement :

—Elle a raison... Nous n'avons pas pensé à cela...

Aimée Joubert reprit :

—Connaissez-vous le mobile du crime ?

—Nous le cherchons en vain... répliqua Paul de Gibray. Je vous l'ai dit et je vous le répète, jusqu'à cette heure le mystère nous paraît insondable... Nous sommes perdus dans l'obscurité... Ne consentiriez-vous pas à nous aider de vos conseils ?

LXIII

—Vous aider de mes conseils ! répéta Mme Rosier.

—Ou, ce qui vaudrait mieux encore, prendre cette affaire en mains, ajouta le chef de la sûreté.

Aimée Joubert regarda tour à tour en souriant ses deux interlocuteurs.

Presque depuis le début de cet entretien... répondit-elle, je m'attendais à la question que vous venez de me poser... C'est pour cela, messieurs, que vous ne m'en voyez point surprise.

—Que répondez-vous ? demanda le juge d'instruction.

—Ceci : Vous savez quelles raisons, jadis, m'avaient fait accepter, ou plutôt solliciter un emploi dans la police...

« La soif de la vengeance me guidait.

« J'espérais vous livrer un jour l'homme qui m'avait déshonorée en me rendant la complice inconsciente d'un crime que je ne soupçonnais pas, et en me laissant mère d'un enfant, né dans une prison, d'un père condamné à mort...

« Vous savez de même pourquoi j'ai rompu avec une existence que j'aimais et à laquelle je m'étais donnée tout entière, car rien ne me paraît plus grand, plus noble, plus attachant, que de risquer sa vie chaque jour, à chaque heure, dans la chasse aux coquins, et de devenir, par cela même, la providence invisible des honnêtes gens.

« J'avais un fils et ce fils grandissait.

« Je craignais qu'il n'apprit, par hasard, que sa mère appartenait à la brigade de sûreté, et qu'en cherchant la cause et les origines d'une telle situation étrange pour une femme, il ne vint à découvrir que son père était un misérable assassin.

« A tout prix je voulais éviter cela... J'ai réussi... Mon fils ignore le passé et ne soupçonne rien... Il ne voit en moi que Mme Rosier, la meilleure amie de sa mère morte depuis longtemps, et chargée par elle de l'aimer et de veiller sur lui...

« Si j'acceptais l'offre que vous me faites, ma tranquillité serait perdue... Je me verrais assaillie comme autrefois de craintes perpétuelles, d'inquiétudes sans cesse renaissantes... Recommencer est au-dessus de mes forces... Vous voyez bien que c'est impossible...

—Vous vous exagérez beaucoup la situation, chère madame... dit Paul de Gibray.

—Non, monsieur, je la vois telle qu'elle est... et, je vous le répète, elle me fait peur.

—Votre fils demeure-t-il avec vous ?

—Nullement... Une habitation commune n'aurait aucun motif plausible, puisque mon fils ne voit en moi qu'une ancienne amie de sa mère... Il a son *chez lui* tout à fait indépendant.

—Eh bien ! mais alors, puisque vous ne vivez point ensemble, il ne peut rien savoir de ce que vous faites... Vous êtes absolument libre, comme il l'est lui-même...

—Il vient souvent me voir et ne manquerait point de s'étonner de l'irrégularité soudaine de mes habitudes... Or, de l'étonnement au soupçon il n'y a qu'un pas. Ce pas serait vite franchi... Je sens bien d'ailleurs que mes angoisses mal dissimulées suffiraient pour me trahir...

—Quel âge à votre fils ?

—Vingt-trois ans.

—Que fait-il ?

—Du reportage pour les journaux... Il se destine à la carrière des lettres... Il est en ce moment secrétaire particulier d'un Hollandais, ancien capitaine de vaisseau, occupé d'un grand ouvrage sur la marine... Mon fils fait des recherches pour lui, et revoit son travail au point de vue du style.

—D'après ce que vous nous dites, votre fils est un garçon fait, qui connaît le monde.

—Il est certain que j'admire souvent sa maturité précoce... C'est un sujet vraiment remarquable... une intelligence hors ligne...

—Un jeune homme doué d'une façon si brillante ne saurait être choqué d'apprendre que courageusement, au péril de votre vie et sans autre mobile qu'une pensée généreuse, vous servez la société... Il ne pourrait qu'en être fier...

—Hélas, monsieur, répliqua Mme Rosier, vous savez bien qu'il existe un préjugé contre la police...